

La guivre

Michel Juste

Copyright© mai 2019



Lac de Bonlieu (Jura)

I

Première cuvée

Je ne m'étais pas levé très tôt ce matin. Un lundi. Je me permettais un petit retard, car il n'avait plus d'affaire en cours et on pouvait m'appeler sur mon portable de toute façon en cas de besoin. Je me suis préparé un café et j'ai avalé quelques pancakes préparés la veille. C'était mon truc ça, les pancakes. Avec une couche de miel, une vraie couche, pas une lame fine. Après ma seconde tasse, je suis allé à la salle de bain pour me regarder dans la glace. Salut Renaud, me suis-je dit en me voyant.

Je me rase, ou pas ? On peut attendre demain.

Puis je me suis habillé et j'étais enfin prêt à bousculer ma procrastination pour aller rejoindre la gendarmerie de Lons. Je n'habitais pas très loin, à Poligny, une ville à vingt-cinq kilomètres au nord. Je vivais seul, dans l'ancienne maison de mes grands-parents, un petit pavillon avec jardin. La solitude me pesait de temps en temps, mais je repoussais toujours ce que j'aurais dû faire depuis longtemps : trouver quelqu'un qui accepte de partager ma vie. À chaque fois que j'y pensais, je fronçais des sourcils devant la difficulté et cela se terminait par un « on verra plus tard ». J'ai ouvert la porte de son garage quand mon téléphone sonna dans ma poche.

— Capitaine Belin ? Dit la voix.

— Oui ! C'est Marceau ?

— Oui Capitaine. Nous avons été appelés pour un mort suspect à Château-Chalon. C'est la brigade de Domblans qui est sur place, vous les retrouverez là-bas, ils vous attendent.

— D'accord ! Merci, Marceau, je pars tout de suite. Bonne journée.

Fini de repousser. En fait ce n'était pas plus mal. Je savais bien qu'il fallait parfois me bousculer pour que je bouge, mais après, tout fonctionnait parfaitement. J'ai démarré et me suis dirigé vers Lons, puis j'ai pris à gauche vers Domblans.

Château-Chalon est petit, je n'eus aucune difficulté pour localiser l'endroit. Il y avait plusieurs voitures de gendarmerie et déjà du monde malgré le début de matinée. Des badauds qui causaient devant une maison, jouant à celui qui en verrait le plus ou qui aurait la meilleure information. Le lieutenant de gendarmerie de Domblans m'apprit qu'ils avaient découvert monsieur Pierre Vernier dans sa cave, mort et sans doute assassiné.

— Qui l'a trouvé en premier ?

— Sa femme, ce matin de bonne heure, juste après s'être levée.

Nous descendîmes dans la cave de l'intéressé. La victime vivait dans une belle maison, richement aménagée, avec un jardin et une terrasse surplombant le vallon de Menetru le vignoble. Il avait aussi avec une belle cave avec plusieurs tonneaux et on sentait une forte odeur de savagnin, le cépage qui donnait le vin jaune. Le parfum était tenace et puissant.

— Il était négociant ?

— Producteur et négociant, bien connu et avec pas mal de biens à droite et à gauche.

Un spécialiste scientifique s'approcha de nous et enleva son masque.

— Pas de doute possible. L'homme a été tué à l'arme blanche vers deux heures du matin. Un coup porté par un stylet pointu à deux branches dans la carotide. Net et précis. Mais aucune trace de l'arme. On en saura plus ce soir. Mais venez regarder, il y a autre chose.

Le spécialiste découvrit le cadavre et montra la main droite de la victime. Une sorte de S avait été tracé au feutre bleu sur le dos de sa main.

— Vous croyez que c'est récent ? demandai-je.

— Oui, cela a été fait cette nuit. L'encre n'est pas totalement sèche.

— Vous tentez de trouver l'arme du crime, Lieutenant...

— Lieutenant Duval, excusez-moi. Je crois qu'on va se voir ces prochains jours.

— Je pense aussi, car ce n'est pas banal. Sa femme est interrogeable ?

— Oui, elle est dans la cuisine avec une de ses amies. Venez, on va la voir.

Madame Vernier discutait avec son amie, sa voisine en fait, qui nous proposa du café. Je me présentai, sachant que Duval l'avait déjà fait avant de son côté.

- Bonjour madame Vernier, je suis le Capitaine Belin. Toutes mes condoléances pour le décès de votre mari. C'est vous qui l'avez découvert ce matin ?
- Oui, merci. Je l'ai trouvé vers 7 heures, dans la cave qui était restée allumée.
- Vous ne vous êtes pas inquiétée plus tôt ?
- Oh non, j'ai l'habitude. Il rentre souvent très tard.
- Vous n'avez rien entendu ni vu de particulier ?
- Non, je prends un demi-comprimé pour m'endormir et je n'ai rien entendu.
- Vous n'avez rien observé d'anormal autrement ?
- Non rien.
- Votre mari n'avait pas de souci particulier ces derniers jours ?
- Il avait toujours des soucis, mais en plus il se les créait lui-même.
- Vous voulez dire qu'il s'inventait des problèmes ? repris-je en fronçant des sourcils.
- Non, mais il ne faisait rien pour les éviter. Quelqu'un a sûrement voulu se venger.
- Vous connaissez des personnes qui lui en veulent ?

Madame Vernier ne me répondit pas et se réfugia dans un silence attristé qui mobilisa son amie pour la réconforter. J'ai vite compris que je n'en saurais guère plus aujourd'hui.

En ressortant, j'ai insisté auprès de Duval pour retrouver l'arme et je suis allé voir le maire du village pour en savoir un peu plus.

Une entrevue plus qu'utile, car j'en appris de belles sur Pierre Vernier. Un patron pas facile, du genre radin et pas très accommodant. Quand j'ai demandé s'il avait des ennemis, le maire m'a répondu qu'il en avait plus que de véritables amis. Je n'avais plus qu'à chercher qui lui en voulait le plus en ce moment pour en arriver à le tuer.

De retour à la brigade de Lons où j'avais mon bureau, j'ai recherché des données sur Vernier ainsi que des informations sur le type d'arme utilisé.

Curieusement j'ai déniché deux anciennes affaires non résolues et datant d'une bonne dizaine d'années, toujours dans le coin, entre Lons et Dole. C'est un ancien capitaine parti à la retraite qui s'en était occupé. J'en ai parlé quand même au sergent-chef Martin.

— Le capitaine Donnois est à la retraite et cette affaire l'a bien embêté. Il tournait en rond comme il disait et n'a jamais trouvé la solution. Aujourd'hui il a une maison vers Royan, mais vous pouvez l'appeler, car il nous a laissé son numéro de téléphone pour rester en contact.

N'ayant toujours aucune nouvelle de Duval sur la recherche de l'arme du crime, je me suis décidé à appeler l'ancien inspecteur Donnois. Il me confirma qu'il avait échoué à résoudre cette double affaire. Elle s'était passée pas loin d'ici vers Arlay. Pour lui les crimes étaient liés, mais sans qu'il y ait le moindre point commun entre les deux affaires, si ce n'est que les deux victimes avaient été tuées par un couteau pointu planté dans la carotide.

II

Le pays de la vouivre

Donnois m'a rappelé en fin d'après-midi. Il voulait compléter son propos. Cela n'avait rien à voir pour lui, mais les deux victimes qu'il avait vues portaient chacune une marque en forme de S au niveau du bras. Il n'a jamais su si c'était un hasard.

Bizarre, ce truc, et ça ressort maintenant ?

Je pris le temps de passer à Arlay. On me dit que la personne qui pourrait m'en apprendre plus était la vieille madame Rolin. Elle en savait pas mal sur les allées et venues des victimes et elle connaissait bien la région. Avec son adresse donnée par les gendarmes, je suis allée la voir, car elle n'habitait pas loin de là dans la plaine, près d'un étang.

— Encore cette vieille histoire ? Ils n'ont rien retrouvé à l'époque. Je leur avais pourtant dit.

— Vous aviez dit quoi ? Je n'ai rien lu dans le dossier.

— Évidemment, c'est pas des preuves, comme vous dites. Mais je les connaissais les deux rigolos qui se sont fait avoir. Ils l'avaient cherché et quelqu'un leur a réglé leur compte.

— Vous pensez que c'est la même personne qui les a tués tous les deux ?

— Ah ! Vous êtes d'où, Monsieur ?

— J'habite à Poligny, mais je suis du sud.

— Alors moi, je vais vous dire. C'est la vouivre qui les a tués !

— La vouivre ? Cette vieille légende ?

— Une vieille légende comme vous dites, mais elle refait surface de temps en temps.

La vieille se leva et alla fouiller dans un buffet. Elle ouvrit un casier et sortit un livre. Elle l'ouvrit devant moi et chercha une page précise.

— Tenez, regardez !

Elle me montra une image en pointant son doigt. Elle représentait un animal un peu fantastique genre dragon ou serpent à pattes avec une pierre précieuse sur le front. Un peu plus loin dans le livre, même sorte d'image avec un décor aquatique. Tout cela

ressemblait fort au bestiaire de Jérôme Bosch et ne me convainquait guère. Elle tira enfin un morceau de journal glissé derrière la couverture du livre. L'article était vieux, plus de quarante ans, mais il y avait la photographie. Celle d'un dessin de serpent ou d'un S sur une main. C'était le même que celui découvert sur la main de Vernier à Château-Chalon.

Il y avait de quoi me troubler. Une légende celtique qui réapparaît de façon régulière et les indices étaient là, sans que l'on puisse remettre en question les témoins. En plus, Donnois m'en avait aussi parlé sans que je lui signale le cas relevé chez ma nouvelle victime.

— Pourquoi les aurait-elle tués ? demandai-je à mon indicatrice qui me servait un café.

— C'étaient des salauds. Le premier frappait sa femme et le second avait chassé sa fille de sa maison quand il a appris qu'elle était enceinte. Elle s'est suicidée le lendemain.

— Merci, Madame Rolin. De tristes histoires, vous savez plein de choses et cela va m'aider.

— Je sais encore une chose, Monsieur l'Inspecteur.

— Quoi donc ?

— La vouivre. Vous ne la retrouverez jamais. L'ancien inspecteur le savait. Il n'osait pas en parler, mais il avait compris qu'il perdait son temps. Approchez-vous.

Madame Rolin était près de la fenêtre et elle regardait la campagne.

— Vous voyez là-bas ? dit-elle en me montrant l'horizon.

— Oui, c'est la campagne, la plaine.

— C'est là qu'elle habite. Il y a plein d'étangs, des sources, et des bois. Elle revient, tue ceux qui le méritent et repart se cacher.

Je n'arrivais toujours pas à accepter cette possibilité. Il y avait bien quelqu'un qui avait agi, même si c'était au nom d'une soi-disant bestiole légendaire.

— Madame Rolin, il y a une personne qui a utilisé une arme blanche pour tuer ! Et elle a aussi dessiné sur la main ou le bras de ses victimes. Cette personne est bien réelle !

— Mais oui ! Je suis sûre que c'est une femme, le style de meurtre lui va bien. Elle dessine un petit serpent pour vous donner un indice et pour éviter que vous n'accusiez quelqu'un d'autre. Elle vous facilite le travail d'une certaine façon.

Il me semblait illusoire d'en savoir plus, du moins sur le côté réaliste de l'affaire. Une femme, peut-être, qui tuerait des personnages violents au nom d'une sororité et sous couvert d'une secte ou d'une légende ? Cela s'était déjà vu. Mais pas par épisodes et sur plus de quarante ans.

III

Le lac de Bonlieu

En cette fin d'après-midi, le ciel était dégagé. De grosses ouvertures bleues s'étaient formées entre les nuages qui avaient déversé tout leur saoul sur la région. Le petit parking, situé au bout de la route en impasse était presque désert. Juste la voiture d'un pêcheur était encore là, un habitué qui avait dû penser que l'orage pousserait les poissons à plus d'audace et d'appétit.

La voiture rouge s'arrêta sur une place, faisant crisser les cailloux et remuant les flaques d'eau avec de jolis clapotis. Il en sortit une jeune femme rousse, élancée et bien habillée. Elle ouvrit son coffre arrière et après un regard rapide dans les environs, elle enleva son pantalon pour laisser apparaître son short de footing, puis elle changea de chaussures ainsi que de haut pour rester en teeshirt.

Elle ne devait pas avoir froid, car la température était fraîche et incitait plutôt à rajouter un pull qu'à en enlever. La femme avait gardé son collier et elle s'entoura d'une ceinture qui contenait ses papiers, clés et portable. Ensuite, sa voiture fermée, elle s'élança sur le chemin de terre qui bordait le lac. Elle partait pour un footing de moins d'une heure, le temps de faire le tour de ce petit bijou qu'est le lac de Bonlieu. Bien ombragé, l'endroit était un régal en été durant la période chaude et pour le meilleur, il n'y avait que peu de touristes.

La jeune femme avançait vite, à grandes enjambées, savourait son plaisir de courir, même si elle devait parfois s'écarter du chemin pour éviter la boue. À certains endroits, elle dut accepter de s'éclabousser par manque de solution devant un chemin inondé. Elle faisait des pauses, en profitant pour faire des élongations et tirer sur ses muscles, avec quelques mouvements bien étudiés. Sa course lui faisait traverser un petit bois qui longeait la rive sud du lac. Elle obliqua son trajet et s'enfonça dans la verdure jusqu'au bord de l'eau. Elle s'arrêta et regarda la surface du lac, encore éclairée par le soleil du soir.

Scrutant le sol autour d'elle, elle cherchait un endroit plat et sec. Une fois le coin parfait découvert, elle commença à retirer ses vêtements. Elle ôta son teeshirt, son short, ses chaussures. À présent elle était nue, et avait déposé son collier, où était accrochée une pierre précieuse, sur le tas de ses vêtements. Elle ne paraissait aucunement gênée par la fraîcheur vespérale. Elle avança lentement dans l'eau jusqu'aux mollets, puis jusqu'aux genoux et enfin l'eau arriva autour de son bassin. Alors elle s'élança et se mit à nager, silencieusement comme une naïade, semblant jouir de cette baignade impromptue et rafraichissante.

Une heure plus tard, la petite voiture rouge repartit, laissant un parking désert et de grandes ombres qui recouvraient maintenant le lac.

IV

Les salines d’Arc-et-Senans.

Je ne savais pas très bien comment faire avancer le dossier. J’avais toujours ma victime de Château-Chalon sur les bras et aucune perspective de solution. J’avais pu interroger trois personnes sur Lons-le-Saunier ou Château-Chalon même. Ils auraient pu en vouloir à Vernier — au point de lui casser la gueule — comme me dit le premier, mais je ne pense qu’aucun d’eux n’aurait pu l’assassiner froidement comme il le fut. De toute façon, ils avaient tous des alibis, vérifiés par la brigade de gendarmerie de Domblans. J’étais donc à sec. J’ai passé ma soirée à réfléchir, tournant les faits dans tous les sens pour trouver une idée qui ne vint jamais. Même le vin du Jura ne m’inspira pas. J’en ai bu une demi-bouteille pour m’aider, tout en dégustant une part de poulet au vin jaune préparé la veille.

Pour résumer, j’avais un meurtre prémédité, dont le mobile semblait être la vengeance, et commis avec précision à l’aide d’un instrument à deux pointes que le meurtrier avait apparemment conservé. Il nous avait aussi laissé un indice avec le dessin sur la main. Tout semblait converger vers une sorte de meurtre rituel, lié à une secte peut-être.

Je pus en discuter avec madame Vernier. Elle était passée le lendemain matin à nos bureaux à Lons-le-Saunier, pour signer sa déposition. J’ai pu lui poser quelques questions pour y voir plus clair.

— Madame Vernier, est-ce que mari était en lien avec une secte, ou connaissait-il quelqu’un qui pourrait l’être ?

— Non, votre question est curieuse, mon mari ne s’intéressait à rien de cela.

— Je vais être direct, Madame Vernier, mais c’est nécessaire pour notre enquête. Est-ce que votre mari était violent avec vous ?

Elle semblait d’accord pour que je pose ma question, mais fut un peu surprise quand elle l’entendit. Elle sembla accuser le coup.

— Je ne me suis jamais plainte. Mon mari faisait des erreurs, moi aussi.

— La maltraitance est un délit, madame Vernier, qu'il y ait erreur ou pas. Il est possible que votre mari soit mort à cause de cela.

— Mais personne ne savait !

— Ce n'est qu'une hypothèse, Madame Vernier. Mais quelqu'un aurait pu l'apprendre et menacer votre mari.

— Il m'en aurait parlé. Il ne cachait rien et allait droit au but.

— Je vous remercie, Madame Vernier. J'ai lu dans votre déposition que vous aviez entendu une voiture qui a démarré pendant la nuit. Vous pouvez m'en dire plus ?

— Non, je n'en avais même pas parlé lors de votre venue le jour de la mort de Pierre. Le détail m'est revenu hier soir.

— Vous vous en souvenez ?

— Oui, le bruit m'a réveillé, puis il a diminué et je me suis rendormie, sans même regarder l'heure.

— C'était une moto, une voiture, une camionnette ?

— Je n'en ai aucune idée. Un bruit de moteur, un peu comme on en entend dans les films !

— Dans les films ?

— Oui les vieux films au cinéma, dans les années 60 ou 70. Mais je n'y connais rien, sauf que je le reconnaîtrais.

— Merci, madame Vernier, cela nous sera sûrement utile.

J'ai parlé de cette information au lieutenant Duval à Domblans.

— On peut faire le tour des véhicules existants dans tout le village si vous voulez.

— Non, c'est inutile, si le meurtrier avait une moto ou une voiture, c'est qu'il venait d'ailleurs.

Il n'était pas encore onze heures quand Madame Vernier est repartie. Ces dernières informations m'étaient utiles et j'avais l'impression d'avancer, à petits pas, mais au moins j'avançais.

— Capitaine Belin ?

— Oui, je suis là.

— Quelqu'un vous demande à l'accueil. Un certain Benoit Valentin.

Il tombait mal, mon ami Benoit. Mal, tout simplement parce qu'il était journaliste. Dans l'intimité c'était le plus sympathique et fidèle de mes amis. Il cherchait des informations bien sûr, et je comprenais bien son impatience, mais je n'avais pas grand-chose à lui donner. La moindre des gentilleses et honnêtetés de ma part fut de le recevoir dans mon bureau. Je lui offris un café qu'il accepta.

— Salut, Benoit. Je suppose que tu vas me demander où j'en suis avec le meurtre de Vernier. Pour être honnête, je n'ai pas beaucoup d'éléments.

— Pas de coupable, si je comprends bien. L'histoire est compliquée ?

— Je n'ai pas de mobile, du moins aucun expliquant qu'un proche l'ait tué.

— Même pas un petit doute ? dit-il en rigolant et en me montrant ses deux doigts séparés par un centimètre.

— Si tu y tiens, tu peux en parler, mais sans dire que cela vient de moi.

— Ouah ! Une information en primeur ?

— Peut-être la seule qui soit « acceptable » pour ne pas dire logique. Tu as entendu parler de la vouivre ?

— Oui comme tout le monde, c'est une légende du folklore local. Et c'est ta seule piste ? Ne me dis pas que tu y crois ?

— Non, mais cela devrait te donner un bon article. En attendant qu'on trouve autre chose. Mais ne raconte pas qu'on recherche une vouivre dans le coin, sinon je ne t'invite plus.

— Si tu veux vraiment des infos sur la légende, va voir le père Baclin, il connaît bien le folklore et pourra t'en raconter.

— Il habite où ?

— Sans rire, tu veux y aller ? Alors c'est à la résidence des Pins bleus. Tu m'en parles après ?

— On verra.

Benoit n'était pas du genre casse-pieds et c'est aussi pour cela que je l'appréciais. Il avait compris mes doutes et ne voulait pas insister, donc il s'éclipsa rapidement quitte à revenir bientôt, je n'en doutais pas.

Quelques minutes après, la secrétaire du commissariat de Lons reçut un appel provenant de Quingey, une ville du Doubs, juste un peu au-dessus du département jurassien. La gendarmerie locale avait identifié un meurtre probable à Arc-et-Senans et en lien possible avec notre affaire. L'élément commun était le double poinçon dans le cou et le dessin d'un serpent sur une main.

Je perdis un peu de ma réserve quand je l'appris, et je me suis assis. Oh merde, une série qui débute et comme les cas anciens. Des morts par vengeance et on ne trouverait rien, sauf si on croyait aux légendes. Je me suis rendu sur place, ce n'était pas trop loin, juste à la limite entre les deux départements du Doubs et du Jura. Selon les indications de la gendarmerie, le corps avait été retrouvé dans le bâtiment principal des Salines, le fameux ensemble architectural de Nicolas Ledoux. Une ville-usine dédiée à la production de sel. La saumure venait de Salins-les-Bains et le bois de chauffage de la grande forêt de Chaux située juste à côté.

Il est vrai que le décor était impressionnant. Mourir ici vous faisait changer de classe. C'était la réflexion idiote que j'avais en arrivant. C'est sûr que d'en finir ici valait mieux que de crever au fond d'un trou, mais le résultat était le même. Quand je vis le corps de Madame Trevoy, j'ai cru revoir la même scène qu'à Château-Chalon. Du sang, un double poinçon dans l'artère jugulaire et un dessin sur la main gauche. Merci pour l'indice. Le corps était étalé sur le sol de l'entrée de la salle principale du bâtiment directorial.

Pas d'indice supplémentaire, le meurtre était daté du matin vers 5 heures et avait été découvert par un gardien du site. Toutes les visites avaient été annulées pour la journée.

Madame Trevoy était conseillère municipale, amie de plusieurs politiciens et concernée par plusieurs affaires politico-financières régionales. Voilà pour me motiver. Le colonel de gendarmerie me l'a aussi bien fait comprendre et me disant qu'il fallait identifier rapidement l'auteur de ce meurtre.

Celui de Château-Chalon devenait moins urgent, car moins sensible et pourtant il était lié. Mais ça, j'étais un des seuls à en être certain.

Évidemment, aucune arme ne fut retrouvée et la liste des suspects réduite à peu de chose. Pour me remonter le moral, il se mit à pleuvoir. Et quand je dis pleuvoir, c'était le déluge. J'ai rejoint ma voiture avec une liste de personnes à interroger pour éclaircir mon affaire, ou mieux l'embrouiller. Pour le Capitaine de la brigade locale, madame Trevoy était soupçonnée par certains de malversations et de détournements, mais sans preuve. Tout cela rejoignait quelques affaires de corruption supposées.

J'avais maintenant deux meurtres sur les bras. Si la vieille Rolin avait raison, il pourrait y en avoir d'autres. Et il fallait que ça tombe sur moi.

Le temps était sombre, non pas qu'il était tard, mais les nuages gris et noirs obscurcissaient ce qui restait de la lumière du jour. Je me suis décidé à rentrer chez moi.

J'ai repris la route de Mouchard, je me suis arrêté pour faire quelques achats, puis je suis reparti pour passer par Arbois, et j'ai tourné à gauche à Buvilly pour rejoindre Poligny par une petite route que j'aimais bien.

Il pleuvait toujours et on ne voyait pas grand-chose, même avec des phares. Ma petite route semblait bien triste et je ne la reconnaissais plus avec toute cette flotte. Près d'un petit virage, j'ai aperçu une voiture sur le côté de la route et une silhouette à côté qui semblait faire signe. Un accident ? Je me suis arrêté. Une femme s'est approchée de ma vitre et une fois descendue, elle me raconta qu'elle s'était arrêtée et qu'elle était maintenant embourbée au point de ne plus pouvoir repartir avec son véhicule.

J'ai eu pitié et je l'ai fait entrer dans ma voiture pour qu'elle soit au sec.

— Vous avez de la chance, parce qu'avec cette pluie, il ne passera pas beaucoup de monde. Je peux vous déposer quelque part ?

— En fait, je pensais me faire dépanner, mais je crois qu'il va falloir attendre demain.

Elle venait de s'installer sur le siège droit et je tournai la tête. Bon sang, qu'elle était belle ! Une fille superbe, trempée comme une soupe, et dont la voix me donnait le frisson. Ses cheveux dégoulinèrent de gouttes de pluie, et elle s'essuya le visage plusieurs fois.

— Vous êtes trempée, je vais vous ramener chez vous et vous verrez demain pour la suite. Si besoin, je vous donnerai un coup de main. Vous avez des affaires à prendre dans votre voiture ?

— Non je n'ai besoin de rien. En fait, je ne suis pas d'ici.

— Vous avez une chambre quelque part ?

— Non je pensais rentrer chez moi cette nuit.

— Vous habitez où, si je ne suis pas indiscret ?

— À Bellinzona, en Suisse.

— Aussi loin ?

Elle se tourna vers moi et me sourit. Je ne savais plus très bien où me mettre. Mais que faisait une telle fille sur le bord d'une route avec ce temps pourri ?

— Vous connaissez Bellinzona ? me demanda-t-elle.

— Euh oui. Je ne vais pas vous laisser comme ça. Vous allez venir chez moi, vous pourrez vous sécher et vous reposer. Demain, nous verrons comment remettre votre voiture en état de marche.

— Vous faites aussi la cuisine ? ajouta-t-elle.

— Oui, je suis célibataire, je dois bien me débrouiller, et vous allez goûter.

— J'ai hâte de me sentir au chaud chez vous. Vous êtes vraiment gentil.

J'étais pressé de ne plus la voir avec ses cheveux trempés, l'imaginant... bien au chaud et savourant mon reste de poulet au vin jaune. Je n'étais plus très loin de chez moi et en rentrant dans ma petite cour, il pleuvait toujours, mais en moins violent. J'ai emmené la jeune femme dans la maison.

— Au fait, quel est votre nom ?

— Je m'appelle Fabienne. Mon nom ne vous dira rien et ne sera pas utile. Et vous ?

— Moi, c'est Renaud. Venez ! Je vous montre la salle de bain. Je vais vous donner de quoi vous sécher. Vous pouvez prendre une douche si vous voulez.

— Vous avez d'autres vêtements ? Les miens sont trempés.

— Hélas, non, mais j'ai un Kimono propre qui devrait vous aller. Prenez votre temps, je réchauffe le poulet pendant ce temps.

Je passai rapidement dans ma chambre pour prendre un de mes kimonos propres et je rajoutai une ceinture.

— Merci beaucoup, Renaud. À tout de suite.

J'ai mis la table, j'ai rangé un peu le bordel ambiant alors que je pensais le faire plus tard, mais là, bon, je devais m'y mettre. Sortir une serviette neuve, placer une chaise, chercher une bouteille, trouver du pain, je n'ai pas eu le temps de penser à ce qui m'arrivait.

J'entendais la douche qui fonctionnait et j'espérais qu'elle ne me trouvait pas ringard, et que mon installation la satisferait. Ce n'était pas un cinq étoiles, mais j'avais un bon mitigeur, de l'eau chaude et du savon en gel. Je n'osais me l'imaginer nue sous la douche, j'avais aperçu ses formes parfaites et son sourire à la fois triste et coquin qui ne m'inspirait... rien, car je devais réchauffer mon poulet, je mis tout dans une cocotte en fonte et je réchauffais à feu doux. Peu à peu l'odeur remplit la cuisine. Je n'entendais plus la douche. Elle devait s'essuyer avec le drap de bain que je lui avais donné. Je pensais à ses cheveux roux, pas trop longs en fait, mais ils allaient avec son visage. Le pain, où est-ce que je l'avais mis ce matin ? Une grosse miche, et cela ira bien avec le poulet et la sauce. Des nouilles. Il me fallait aussi quelques pâtes à servir en même temps, cela se mariait bien avec le plat. J'espère qu'elle appréciera. Sa bouche, trop belle, et quand elle va parler, ses lèvres... la déco ? Pas terrible, je n'ai pas de fleurs, pas de bougie non plus, mais ça ferait trop kitsch ou grand-papa. La serviette de table, j'allais oublier, bien en place, les verres. La lumière était suffisante. Elle m'avait appelé Renaud, il faudra que je l'appelle Fabienne. J'ai fermé les yeux un instant, j'ai imaginé ses seins. Trop beaux, avec une petite pointe

ferme. Le sel ? Faut-il en mettre sur la table ? Non, mais je devrais ouvrir la bouteille de Savagnin pour l'aérer un peu. Ses yeux, verts divins ou reptiliens ?

Tout à coup j'entendis la porte de la salle de bains qui s'ouvrait. Je relevai la tête pour accueillir ma protégée et elle apparut à la porte de la cuisine.

Parfaite en kimono blanc, sa taille ceinte en rouge. Elle me souriait gentiment en replaçant ses boucles d'oreille. Elle était pieds nus et s'approcha jusqu'à la table où je l'invitai à s'asseoir.

— Tout va bien ? lui demandai-je.

— Parfait ! La douche m'a fait du bien, le kimono gratte un peu, mais ça ira. Vous êtes vraiment très attentionné avec moi.

— Je vous ai réchauffé un poulet au vin jaune, j'espère que vous aimerez. Si vous êtes du Tessin, vous ne connaissez peut-être pas les spécialités du coin.

— Je vais goûter, mais rien qu'à l'odeur, cela me donne envie, dit-elle en s'asseyant.

J'avais oublié un plat de service.

— Cela vous gêne si je place la cocotte sur la table ?

— La cocotte ?

— Le plat de cuisson, on l'appelle comme cela, précisai-je.

— Non au contraire, le parfum est extraordinaire, répondit-elle en humant l'odeur ambiante alors que je retirai le couvercle.

Je la regardais et je commençais à la servir : le poulet d'abord, puis les pâtes et enfin la sauce. Elle semblait contente et affamée, prête à attaquer le morceau de viande.

— Ce sont des champignons, les trucs foncés qui flottent ?

— Oui, des morilles. Goûtez et vous me direz si vous aimez.

— Sûrement, j'adore tout ce qui vient de la forêt et de la nature.

— Si vous voulez du pain, ajoutai-je en lui montrant les tranches que j'avais coupées.

Enfin je lui servis du vin.

— Oh ! Il est tout jaune ! C'est très joli et les reflets sont magnifiques. Le parfum est superbe, dit-elle en portant le verre sous son nez.

Elle goûta et sembla apprécier le goût si particulier du savagnin. Tout comme elle se régala avec mon plat réchauffé, si bien qu'elle en reprit. Je la savourais du regard, elle était d'une beauté singulière, avec ses yeux verts et sa chevelure qui retombait sur ses épaules. J'observais ses boucles d'oreille qui représentaient des petits serpents, puis mon regard s'est porté sur sa gorge. Elle avait un collier avec une pierre précieuse qui glissait sur sa peau en haut de ses seins.

— C'est une vraie pierre ? Un rubis ?

— Oui, un bijou de famille. Mais c'est un grenat. La pierre est assez grosse, mais je l'adore et je la porte presque toujours sur moi.

— Que faites-vous dans la vie, Fabienne ?

— Oh ! Je travaille au service des contentieux à la ville de Bellinzona¹.

— Et vous étiez ici pour cela ?

— Oui, il y a parfois des dossiers compliqués qui nécessitent de rencontrer certaines personnes. Et vous, Renaud, que faites-vous dans la vie quand vous ne cuisinez pas du poulet au vin jaune ?

Je souris pour souligner sa remarque un peu espiègle.

— Je suis Capitaine de gendarmerie, et je recherche des bandits et des voleurs.

— Ici ? Dans la région ?

— Oui il y en a aussi, et il faut bien faire respecter la loi.

— La loi des hommes ! Vous êtes croyant ?

— Non, mais je crois en la justice.

— Moi aussi, elle est parfois lente ou mal équilibrée, mais il faut bien qu'elle existe.

¹ Bellinzona : ville du Tessin en Suisse. Le blason de la ville comporte trois vouivres.

— Je suis désolé, mais je n'ai pas de dessert, je peux vous proposer un peu de comté pour finir le repas.

— C'est déjà beaucoup Renaud, je veux bien goûter le comté. C'est un fromage du coin, n'est-ce pas ?

Je lui coupai une portion de comté et lui resservis un peu de savagnin.

— Vous verrez, l'association avec le vin est sublime.

Elle apprécia, effectivement, reprenant du fromage et du pain.

À la fin du repas, elle se leva et aller regarder ma bibliothèque avec tous mes livres. Elle parcourait les titres, prenant un livre, l'ouvrant, le reposant pour en saisir un autre.

— Vous lisez beaucoup ?

— Un passe-temps de célibataire. J'aime bien la lecture et j'ai une grosse pile à lire.

Il fallait que je lui parle de son lit. J'avais, heureusement, un grand canapé confortable, et je me décidai à lui montrer.

— Je vais préparer votre lit. Le canapé est parfait et vous serez bien. J'espère que vous n'aurez pas froid.

J'avais apporté ce qu'il fallait pour confectionner son lit, et je m'occupai d'aménager l'endroit.

— Je suis vraiment désolée de vous donner tout ce travail, dit-elle. Je ne sais pas comment vous remercier.

— Votre présence me change les idées. Et le poulet était prêt, juste bon à réchauffer. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.

— Merci pour tout. Je peux vous emprunter un livre ?

— Je vous en prie, choisissez ce qui vous plaira. Je me lève vers 7 heures le matin, cela ira ?

— Parfait !

— Bonne nuit, Fabienne !

— Bonne nuit, Renaud !

V

Histoire naturelle

Je suis allé me doucher avant de m'allonger sur mon lit. J'ai pris un livre dans ma pile et j'ai essayé de lire un peu, mais impossible. Je ressassai les éléments dont je disposais et je devenais de plus en plus certain d'avoir la vouivre chez moi. Elle correspondait à la description de madame Rolin et son comportement était compatible avec cette identité. Alors pourquoi était-elle chez moi ? Le hasard me semblait vraiment trop gros. Avait-elle fait exprès ? Oui, sûrement. Alors pourquoi ? Pour me tuer ? Pour m'informer ? Pour se moquer de moi ?

J'ai tendu l'oreille pour écouter les bruits du salon, mais tout restait silencieux. Elle devait dormir, ou écouter et attendre elle aussi que je m'endorme. Je ne savais pas quoi penser, une si belle femme ne pouvait pas tuer de sang-froid. Et pourtant. Je me suis levé doucement et j'ai posé ma main sur ma poignée de porte. Fermée, et j'ai pris la clé entre mes doigts. Faut-il fermer à clé ? J'ai hésité, mais je me suis dit que je n'avais rien fait de mal. J'ai enlevé ma main, laissant une chance à ma confiance.

Mes réflexions n'aboutissant à rien, je me suis endormi.

En pleine nuit, il me semblait que la pluie avait repris. J'entendais des bruits d'écoulement dans les gouttières. Tout à coup, j'entendis ma porte s'ouvrir. Je ne voyais pas grand-chose et un serrement dans ma poitrine me fit sursauter. Je me redressai un peu, et j'aperçus la porte s'ouvrir plus largement, laissant apparaître l'ombre d'une forme féminine. Fabienne entra dans ma chambre aussi discrète qu'un chat, et nue comme un ver. Elle se rapprocha de mon lit et cela ne me rassura qu'à moitié. Elle n'était pas menaçante, au contraire et une fois arrivée à ma hauteur, elle s'accroupit délicatement.

— J'ai froid, je n'arrive pas à me réchauffer toute seule, me glissa-t-elle à l'oreille.

J'avalai ma salive. J'avais devant moi une jeune femme, désirable, consentante, dans le plus simple appareil et j'hésitais.

— Vous risquez d'attraper froid. Glissez-vous ici au chaud.

J'ai rarement vu un sourire aussi épanoui. Fabienne souleva le drap et se glissa à côté de moi, puis se blottit contre mon corps.

— Fabienne ! Qui êtes-vous et que voulez-vous ? dis-je en me tournant pour lui faire face.

— Tu as les réponses à ces deux questions à côté de toi ! Je suis une femme, je m'appelle Fabienne et je te veux.

Je soupirai tandis qu'elle enlevait mon pyjama, puis elle posa sa tête sur ma poitrine.

— J'ai chaud maintenant.

Elle m'emmenait où elle voulait et je la suivais.

VI

Les Planches

Il faisait beau lors de mon réveil. La maison sentait même le café. Cela ne pouvait être que Fabienne qui l'avait préparé. Je posai ma main à côté de moi sur le lit. La place était vide, déjà froide. Je me suis levé précipitamment et je l'ai cherchée. La cuisine et le salon étaient déserts. Seul restait ce parfum de matin et de petit déjeuner qui embaumait la maison.

Elle était partie, me laissant avec mon café et un livre qu'elle avait dû choisir dans la bibliothèque pour le lire avant de s'endormir. Et c'était avant de venir me voir pour se réchauffer. Il était bien en évidence sur la table du salon à côté d'une tasse vide qui avait contenu sa dose de café matinal. Au moins elle était repartie avec quelque chose dans le ventre. Le livre avait un morceau de papier faisant marque-page. En l'ouvrant — c'était un livre sur les sites du Jura —, on tombait sur le village et la reculée des Planches. J'ai pris cela comme un indice qu'elle m'avait laissé.

J'avais garé ma voiture sur un parking près de l'église du petit hameau des Planches. Cinquante mètres plus loin, j'ai repéré la voiture de Fabienne. La belle Alfa Romeo rouge était là, garée près de la mairie, un peu boueuse sur ses flancs, suite à sa nuit sur la bordure de terre près de chez moi. Elle était immatriculée en Suisse : TI 254 658. Le logo de la marque Alfa Romeo représente les armes de Milan ainsi qu'un serpent, qui est une vouivre d'après la légende locale lombarde. Je ne sais pas si vous êtes déjà monté dans une voiture de cette marque, mais le moteur a un bruit très caractéristique que l'on reconnaîtrait entre mille, comme celui entendu par Madame Vernier au cours de la nuit où son mari a été tué.

Je suis remonté vers la cascade en prenant le petit chemin qui menait à l'hôtel, puis j'ai continué, en suivant le chemin en terre qui grimpait doucement vers le fond de la vallée. J'ai vite aperçu la cascade des Tufs, bien alimentée par les sources du plateau en cette époque. Elle était magnifique, et on n'entendait qu'elle, bruissante et humidifiante avec la brume qui s'en échappait. J'étais seul, malgré un beau soleil qui réchauffait

maintenant le sol trempé par les pluies des jours précédents. Les rayons traversaient les feuillages verts et donnaient une véritable ambiance bucolique au fond de cette vallée encaissée. Il me restait à trouver où se cachait cette mystérieuse Fabienne.

J'ai continué à marcher sur le chemin et un peu avant le pont qui enjambait la rivière, je l'ai aperçue. Elle nageait tranquillement en grandes brasses sur une surface calme qui formait un creux plus profond. Je fus un peu étonnée, car l'eau devait être fraîche, voire froide à ce niveau-là, mais cela ne semblait pas la gêner. Elle m'avait vu et à présent elle s'était rapprochée, restant couchée à plat ventre sur le lit de la rivière près du bord de la rive. Ses fesses émergeaient de la surface, comme deux délicieux galets carnés. Elle sourit en me voyant debout au bord de l'eau tout près du tas de ses vêtements et chaussures. Son collier et sa pochette étaient posés sur le tout et je répondis à son sourire tout en l'admirant pour son exercice sportif. Elle se décida à sortir de l'eau et marcha vers moi les pieds dans l'eau de la rivière.

— On pourrait t'accuser d'attentat à la pudeur, dis-je en admirant son corps nu ruisselant d'eau.

— Arrête-moi, alors ! me répondit-elle sans aucune gêne et en se secouant la tête.

— Je pourrais peut-être t'arrêter pour autre chose !

— Tu as trouvé des preuves rationnelles ? Parce que vous, les gendarmes, vous aimez bien le rationnel, n'est-ce pas ?

Je lui pris la main, et elle me regarda.

— Fabienne ! Dis-moi la vérité. Es-tu concernée par ces meurtres ?

— Tout autant que toi, tu dois le savoir maintenant.

Elle se séchait avec un linge de bain que je lui avais donné la veille pour sa douche et je comprenais l'usage qu'elle avait prévu en l'emportant. J'admirai ses formes, n'osant la toucher. Quand elle fut à peu près sèche, je pris son collier pour lui passer ses vêtements les uns après les autres.

— Ne touche pas à ça. La légende dit qu'on a tué pour ce bijou. Et je ne veux pas te tuer.

Elle saisit le collier et le passa à son cou. Elle tendit ensuite la main pour que je lui passe ses autres vêtements.

— Tous les éléments vont dans le même sens, Fabienne. C'est toi qui as tué Pierre Vernier et Madame Trevoiy.

- Oui, et alors ? Je n'ai même pas fini mon travail.
- Tu veux dire que tu as encore des gens à tuer ?
- J'ai encore une personne à tuer aujourd'hui.
- Et si je t'en empêche ?
- Il paiera un autre jour comme cela est prévu.
- Mais ce ne sera plus toi qui le feras ?
- Moi ou une autre ! Ce sera toujours l'inconscient collectif qui commandera et nous dira quoi faire.

Je la saisis par les épaules, la forçant à me regarder en face. Je me suis appliqué pour ne pas bafouiller et lui faire comprendre mes sentiments.

- Fabienne, peux-tu vivre normalement ? Comme une femme ? Vivre avec moi ?
- Tu veux dire aimer et rester avec toi ?
- Oui, si tu le peux.
- Aimer, oui je le peux. Mais rester avec toi me semble impossible, non pas que je ne le souhaite pas, mais j'ai mieux à faire ailleurs, au sens propre. Je suis une guérisseuse, une femme du terroir, une sorcière si tu veux, mais je suis aussi toute l'énergie vitale de ces lieux. Mon escarboucle permet de voir ce que tu ne vois pas et qui existe.
- Pourquoi es-tu restée avec moi hier soir ? Tu le voulais !
- Bien sûr, parce que je suis femme.
- Je ne veux pas que tu continues à tuer. Livre-moi ta prochaine victime et ne la tue pas.
- Je ne devrais pas te faire ce cadeau, mais avec ce que tu m'as donné, j'accepte ta demande. Viens ce soir au lapiaz de Besain.

VII

Le lapiaz de Besain

Bien que convaincu que je tenais la coupable des meurtres de Château-Chalon et d'Arc-et-Senans, je ne me sentais pas serein. C'était Fabienne, et je n'avais pas à chercher quelqu'un d'autre, elle m'avait même dirigé vers elle en dessinant ce serpent sur les mains de ses victimes. Je ne savais pas vraiment ce qu'elle avait cherché en s'invitant chez moi la nuit dernière. Pour confirmer sa culpabilité, ou mieux connaître celui qui la poursuivait. Elle n'avait manifesté aucune crainte envers moi ni cherché à me nuire. Sa démarche restait encore un peu mystérieuse pour moi, même si elle avait bien apprécié le poulet au vin jaune et la nuit que nous avions passée ensemble.

Je suis allé voir le spécialiste des légendes locales, le père Baclin qui habitait à la résidence des Pins bleus à Lons et dont le nom et l'adresse m'avaient été donnés par mon ami Benoit. J'avais un peu la crainte d'avoir le même discours que celui de Madame Rolin à Arlay, qui ne m'avait guère avancé. En y réfléchissant, c'était pourtant elle qui m'avait orienté vers une femme, bien réelle, qui revenait à intervalles plus ou moins réguliers pour délivrer sa justice.

Le père Baclin était tout aussi âgé, comme la Rolin, mais en plus mystique. Plus objectif et cultivé aussi. Je lui ai raconté ce qui s'était passé, sans trop de détails précis et d'après son visage, je vis qu'il avait bien saisi le fond de l'histoire.

— Il s'agit bien d'une vouivre ! me dit-il.

— C'est donc du folklore local, commençai-je.

— Ne dites pas ça ! C'est un symbole qui touche aux religions et aux croyances. Les religions ont utilisé les frayeurs et croyances anciennes et les ont modifiées à leur avantage. Le serpent est souvent double, symbole du ciel et de la terre. Il est toujours là quand on parle de l'origine des temps. Il est guérisseur quand on l'évoque dans le bâton d'Esculape des médecins et dans la coupe d'Hygie des pharmaciens. En occident, la

légende est d'origine celte, mais en vérité le symbole remonte aux Sumériens, on la retrouve partout même dans l'hindouisme ou en Chine.

— C'est si ancien que cela ?

— Sachez que le christianisme a bien exploité cette force naturelle. Il a doublé le dragon-serpent. En faisant une partie diabolique et une partie sacrée ou sanctifiée. La notion de sainteté est en lien avec le côté divin du serpent. Un saint ou une sainte ne sont pas loin d'un serpent guérisseur. C'est le serpent qui détient le passage de l'humain au divin et c'est lui qui est le gardien de la fontaine de Jouvence. Il protège la nature des méfaits de l'homme.

— Mais c'est complètement irrationnel ! Une vouivre ne peut pas traverser les siècles, se transformer en passant d'un serpent à une femme !

— Il y a une chose que vous devez comprendre, même si vous restez rationnel. La vouivre, c'est nous. Elle prend forme humaine en fonction de notre mental, en fonction d'un imaginaire collectif. C'est nous qui la créons, qui la faisons vivre, qui la faisons agir. Vos deux victimes ont été tuées par nous tous, par tous ceux qui les connaissaient. Avez-vous ce vieux film de science-fiction des années cinquante, *Planète interdite*² ?

— Non, cela ne me dit rien.

— Dans ce film, qui contient pas mal de clichés, l'idée principale est que les colons ainsi que le vaisseau de secours sont attaqués par une force très puissante et invisible qui n'existe que parce qu'on y croit. Cela représente nos peurs ataviques. Dans le film, au moment où vous arrêtez de croire à la force, elle disparaît. Nos peurs génèrent nos monstres. Avec la vouivre, nos envies de meurtre donnent vie au justicier. Et comme il s'agit de défendre nos terres, notre terroir, nos vies, alors la justicière est une femme et elle est issue du serpent originel.

— Mais elle existe ou pas ?

² *Planète interdite* : film de Fred M Wilcox de 1957.

— Tout dépend de votre niveau de croyance. Pour certains elle habite dans les marais, les lacs, près des sources, pour d'autres elle n'est qu'une meurtrière particulière sans plus. Mais elle existe et il n'y a que vous qui lui donnerez le vécu que vous imaginez.

— Elle existe un peu partout ?

— Toutes les régions ont un passé folklorique où l'on retrouve ce symbole plus ou moins transformé.

— Il y a des familles de vouivre ?

— Tout dépend encore de votre croyance et de la place que vous voulez lui donner en tant que femme. Mais elle se reproduit à travers les siècles.

— Je n'arrive pas à me l'imaginer.

— C'est pourtant simple. La vouivre va se choisir un mâle, le séduire et coucher avec lui. Elle sera fécondée et le cycle continuera.

Je suis resté bouche bée. Quel idiot je faisais ! J'avais fécondé la vouivre. Fabienne s'était glissée dans mon lit non pas parce qu'elle avait froid — elle m'a bien montré qu'elle ne le craignait pas — mais pour avoir ma semence.

J'allais donc être le papa d'une petite vouivre dans neuf mois.

Il m'a fallu deux bières pour retrouver un état normal, ou presque. J'avais remercié le père Baclin et m'étais presque échappé de son emprise et de ses explications. J'ai mangé, mais toujours l'esprit ailleurs, comme dans un rêve éveillé.

L'après-midi, je me suis préparé pour une nouvelle rencontre avec Fabienne et sa victime dont j'ignorais encore l'identité. Je devais aller dans la forêt de Poligny, sur le plateau calcaire, entre les villages de Besain et de Molain. On y trouvait un ensemble de concrétions calcaires creusées par l'érosion au fil des temps. Tout cela formait des grottes, des labyrinthes, des trous, des formes rocheuses originales. Ces dalles calcaires construisaient un monde à la fois minéral et végétal très particulier, voire fantastique, qui allait bien avec la légende de Fabienne. On appelait cela un lapiaz.

Je suis arrivé sur la petite route reliant les deux villages vers la fin d'après-midi. Je cherchais la voiture de Fabienne, suffisamment typée pour qu'on la remarque de loin.

Je l'ai vu assez vite, pas sur un parking habituel réservé aux touristes, mais une entrée de forêt boueuse. Je me suis garé à côté de l'Alfa Romeo.

Je suis entré dans la forêt. Peu à peu j'ai rencontré des blocs de calcaire moussus, de toutes les formes, me glissant entre les rochers pour avancer. J'allais un peu au hasard, supposant que je verrai Fabienne à un moment ou à un autre. Mais je ne rencontrais que le silence. Alors j'ai osé appeler.

— Fabienne ! Fabienne !

Puis je continuais à avancer en enjambant d'autres blocs ou contournant un trou. Je fus presque surpris lorsque je l'aperçus. Elle débouchait d'un bosquet d'arbres et me fit un sourire. J'étais tétanisé.

— Bonsoir, Renaud ! Tu es ponctuel. Et tu respectes tes engagements, ou ta curiosité.

— J'espère que tu respecteras le tien.

— Tu en doutes ?

— Non, sinon je ne serais pas venu. Tu ne veux toujours pas vivre avec moi ?

Fabienne sembla réfléchir et se plaça devant moi. Elle me tendit d'abord la clé des menottes qui étaient chez moi. Elle avait dû les prendre le matin avant de partir et je ne m'en étais pas rendu compte.

— Mon cadeau est dans la grotte juste derrière moi à dix mètres. Fais en sorte qu'il soit jugé.

— Qu'a-t-il fait ?

— Des crimes contre la nature. Il a eu suffisamment peur pour en raconter plus qu'il ne faut. Pour le reste, je t'ai expliqué que je dois partir. N'essaie pas de me retenir, cela ne servira à rien, car ma vie est différente et je te reverrai d'une façon ou d'une autre.

— Et... ce que je t'ai laissé ?

Elle posa sa main sur son ventre.

— Promis, je reviendrai te voir avec le résultat.

VIII

Épilogue

Fabienne était repartie quand je suis revenu avec mon prisonnier. Elle lui avait passé les menottes qu'elle avait prises le matin chez moi et avait déposé un dossier avec tout ce qu'il fallait pour l'inculper. Quand je suis arrivé près de ma voiture au bord de la route, son Alfa Romeo avait disparu. Je ne savais plus où Fabienne était allée, repartie en Suisse ou ailleurs. J'étais un peu triste, mais je gardais un bon souvenir. J'ai ramené la dernière prise de la vouivre à la Gendarmerie. Je crois qu'il avait pissé dans son froc, et je soupçonne Fabienne d'être apparue en véritable serpent pour l'effrayer, ou de lui avoir fait croire. Enfin je suppose qu'elle pouvait le faire, car maintenant j'étais prêt à croire beaucoup de choses sur ce sujet. L'homme a été mis en garde à vue puis inculpé.

Le lendemain, j'ai eu la visite de mon ami Benoit, le journaliste. C'est lui qui m'a invité pour un café et j'ai accepté volontiers, prêt à lui raconter mon aventure, tant que cela ne gênait pas les affaires criminelles en cours.

— Tu es allé voir le père Baclin ? Un peu saoulant, mais il raconte bien, et ses arguments sont solides. Ton opinion a changé sur la vouivre ? me demanda-t-il.

— Mon opinion ? Disons que la vouivre a une raison de vivre et qu'on peut la concevoir comme une réalité.

— Une légende qui a sa place aujourd'hui ?

— Pourquoi pas, une femme qui parcourt les campagnes et qui règle des comptes pour sa communauté.

— Quelle communauté ?

— Celle des gens qui croient à la justice, à la vraie nature.

— Une fable écologique ?

— Il y a un peu de ça. Au fait, dis-moi Benoit, cela te dirait d'être parrain ?

Fabienne était partie. Je ne l'ai plus revue et la seule nouvelle que j'ai, est cette carte de naissance reçue hier. Elle m'informait de la venue au monde de Naïa, une petite fille pleine de vie. Fabienne avait rajouté un petit mot pour moi à la main.

«Merci au papa. On ira le voir l'été prochain. Naïa est gentille mais exigeante, un vrai dragon. Bises, Fabienne»